

LA VIE PARISIENNE.



Pénélope

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Guttenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DEPARTEMENTS

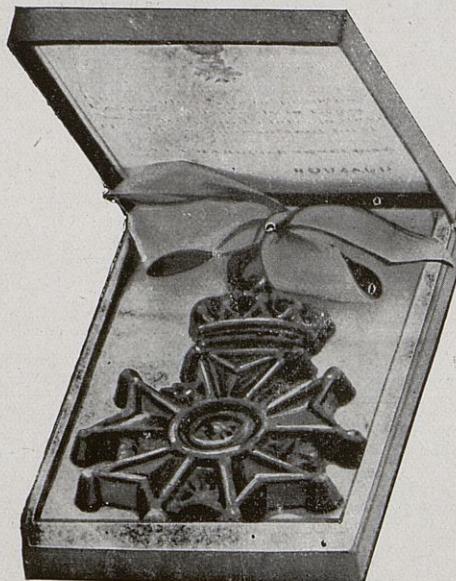
UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS Mois : 10 francs

PLAISANTE DÉCORATION



CROIX D'HONNEUR EN CHOCOLAT
extra, livrée en écrin fantaisie

UN FRANC, FRANCO

En Vente :

- 1^o A LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ,
11, boulevard de la Madeleine, Paris
- 2^o A LA CHOCOLATERIE DE ROYAT (P. de D.)
- 3^o DANS SES SUCCURSALES

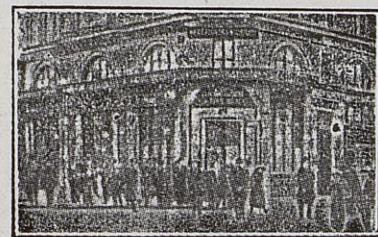
Demandez Catalogue de Pâques
contenant les envois à faire sur le front.

Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, 2 fr. 30 le demi-kilogramme, est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.

Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.

NE PRENEZ que
L'Aspirine
"Usines du Rhône"
pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

PRINTEMPS 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque



BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION ACHAT
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, PARIS.

POUR NOS BLESSÉS

Plus d'hémorragie si vous les munissez de la bande Extensible le « Rapide » imperméable, aseptisée. Grand Prix d'hygiène.

Envoi franco par poste contre deux francs.

Prix spéciaux pour Gros et Pharmaciens.

VOGT-LABEY, concession^{es}, 124, r. de Courcelles.

Pour se Guérir
et se Préserver des
Rhumes
Toux
Bronchites
Catarrhes
Grippe
Asthme

Tuberculose,
Refroidissements,
Maux de Gorge,

Pour se fortifier les Bronches, l'Estomac et la Poitrine, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET

Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette-Perret.
Flac. 2'50 francs. Envoi franco, mandat adressé à
TROUETTE-PERRET
15, Rue des Immeubles Industriels, PARIS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boîte : 2'50 francs-Pharmacie, 12, Bd. Bonne-Nouvelle, PARIS

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

AGRÉÉ PAR LE TRIBUNAL

BEDEL & C^{IE}

Bureau Central :

18, Rue Saint-Augustin (2^e Arrond.)
PARIS

Téléphone : CENTRAL 59-24

DÉMÉNAGEMENTS

OMNIA-PATHÉ

A côté des Variétés

5, Boulevard Montmartre, 5

LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS

La Projection la plus parfaite

FAUTEUIL, 1 fr. ; RÉSERVÉ, 2 fr. ; LOCES, 3 fr. (escaliers spécial)

Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

“ EROS ” Série inédite de 20 ESTAMPES en Couleurs de RAPHAEL KIRCHNER

Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir

Chacune de ces estampes inédites en couleurs mesure 37×26, tirage limité à 500, grand luxe, réémaillées sur papier à la forme 58×39, pouvant s'encadrer immédiatement. Souscription aux 20 pl. : 100 fr. Envoi franco contre mandat-poste, de 2 gravures contre 11 fr., ou bien des 4 gravures parues contre 21 fr. Catalogue illustré sur demande.

“ GUERRE 1914 ” Série inédite de 12 estampes en couleurs format 36×28, tirage

grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin,

Manel Feliu, Sandy-Kook, Thomasse, etc. — Franco la série contre 20 fr., dans un joli carton porte-folio artistique.

Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS.

ARTISTIC PARFUM
GODET



ON DIT... ON DIT...

Le ministre et le paysan.

L'autre jour, un de nos ministres (ne serait-ce pas M. M. Ivy?) s'en était allé visiter l'ambulance installée au Grand-Palais. Il passait dans les salles et s'intéressait aux soins que les infirmières donnaient aux blessés. Il lui arrivait même de s'arrêter au chevet de quelques-uns et de les interroger longuement, avec beaucoup de sympathie. Et c'est ainsi qu'il engagea conversation avec un paysan bourguignon, blessé à l'épaule.

— Qu'est-ce que vous étiez dans le civil, mon ami?

— Moi, j'étais *veugneron*, mais vous, qu'avez-vous faites?

— Je suis ministre...

— Ministre?... Ah! vous devez être bien fatigué!...

— Assez, en effet.

— Les charges sont lourdes aujourd'hui... Combien portez-vous de kilos? Vous devez tout de même être moins résistant qu'un bourricot...

Hâtons-nous de dire que, dans le patois de la Côte, « ministre » signifie baudet...



Pour la repopulation.

Malgré la guerre, le Conseil municipal de Paris continue à fonctionner, sous la direction de M. M. th. uard et de M. Lag. che. On continue même, chaque jour, à recevoir et à enregistrer des pétitions de Parisiens.

Celles-ci sont parfois bizarres et montrent que, malgré les tristesses de l'heure présente, les Français n'ont rien perdu de leur humour.

En voici par exemple une d'un certain M. Brisebois, demeurant rue de Bièvre, et qui se dit « avocat-conciliateur ». Cet excellent jurisconsulte en chambre demande « qu'à partir de maintenant le Conseil municipal dresse une liste aussi exacte que possible de toutes les veuves de militaires tués à l'ennemi (avec âge, enfants, fortune, adresse, références, etc.), et les aide à se remarié dans des conditions honorables ».

Le Conseil municipal changé en agence matrimoniale?... C'est une idée!



Un soldat sur les dents.

C'est un séjour fort agréable, où se donnent les rendez-vous de noble compagnie, depuis que les plus riches épargnent. Les voyages en métro forment la jeunesse, et l'on y recueille parfois de bons mots pour les *anas*.

Jeudi soir, une jeune femme, en costume d'infirmière (tiens! nous croyions que cela n'était plus permis?) voit monter un soldat dont la tête est tout enveloppée de bandes Velpeau. Elle se précipite, elle s'empresse, et, avec une sollicitude vraiment maternelle, demande :

— Vous avez été blessé, mon ami?

Le soldat, d'un ton bourru :

— Non, j'ai mal aux dents.



Pour « visiter » Paris.

L'autre jour, parmi les pièces saisies sur un troupier allemand et déposées au greffe d'un des trois conseils de guerre, nous avons eu la bonne fortune de trouver un manuel de français destiné à chaque soldat qui viendrait à Paris. A côté des traditionnelles phrases, pour demander de la nourriture ou un logement, nous avons pu lire :

Où loge Sarah Bernard?

Indiquez-moi l'Opéra-Comique et l'Olympia?

Est-ce qu'on peut encore trouver de jolies femmes à la Scala?
Quelles sont les plus jolies œuvres d'art du musée du Louvre et du Luxembourg?

Mademoiselle, vous êtes délicieuse et vous me plaisez; venez passer cette soirée avec moi.

Une fois de plus nous constatons que les Allemands avaient tout prévu... sauf la réculade de leurs armées!

Francell... bis.

Le hasard est un monsieur qui aime bien à se moquer du monde!...

Nous avons raconté, il y a quelques semaines, la singulière odyssée d'un joyeux fumiste qui avait eu l'idée de se faire passer, à Bourges, pour Francell, de l'Opéra-Comique. Pendant deux mois, cet ingénieux lascar avait été la coqueluche des Berruyers et, dit-on, des Berruyères. Pendant deux mois, il avait prodigué ses soins aux blessés de l'hôpital militaire, en qualité d'infirmier et presque de docteur. Il avait loué la salle du Théâtre municipal « pour s'y faire un peu la voix » chaque matin. Il avait, d'emblée, organisé avec maîtrise, une infirmerie de gare qu'il dirigeait, d'ailleurs, fort bien. Il dinait chez le préfet, chez les généraux et chez tous les notables de l'antique cité. Et il ne circulait, bien entendu, qu'en auto réquisitionnée...



Puis un beau jour, ses batteries avaient été démasquées. On avait appris qu'il n'était pas plus Francell que M. Carolus-Duran, et il avait dû fuir sous les huées d'une populace indignée...

Or voici, l'autre jour, qu'on apprend que Francell est mobilisé à Bourges!... Vous voyez d'ici le sourire incrédule des gens : « Ah non! par exemple!... On ne nous la fera pas deux fois celle-là!... »

Ce qui fit que Francell, le vrai, l'authentique, l'incontestable Francell, fut plutôt fraîchement reçu par les Berruyers, quand il y arriva, la semaine passée, dans un brillant uniforme de sous-lieutenant... d'administration.

Il y a encore des incrédules qui prétendent que ce n'est pas lui!



La clef des songes est confisquée.

Les pythonisses, chiromanciennes, etc., etc., sont actuellement fort perplexes sur le sort que la Préfecture de police leur réserve. Elles, qui, auparavant, prédisaient avec beaucoup d'art les destinées futures de leurs clients ou clientes, ne peuvent malheureusement pas deviner quelle sera leur destinée à elles et c'est en vain qu'elles interrogent le marc de café ou les cartes.

Aussi il y en a quelques-unes qui se sont décidées à cesser leur petit commerce; d'autres ont abandonné Paris pour des lieux plus cléments... Quant à celles qui restent, elles se montrent d'une prudence poussée à l'excès. C'est ainsi que M^{me} R. yzis répondit à une danseuse (ne serait-ce pas la jeune N. a-Dyle?) qui était allée l'interroger au sujet d'un sien camarade dont elle était sans nouvelles :

— Vous aurez bientôt une lettre... Je ne puis vous dire quand la Préfecture me le défend...

Et pour cette simple phrase elle demanda dix francs...



Le beau rôle.

Nous publions dans ce numéro de *La Vie Parisienne* quelques portraits des gracieuses comédiennes et danseuses qui veillent au chevet de nos blessés. Ces jolies infirmières nous rappellent la réponse qu'une pensionnaire du Vaudeville fit à la personne chargée d'inscrire les offres de service, à l'Union des Femmes de France, rue de Thann.

Comme on lui demandait sa profession, elle répondit d'un ton digne :

— Artiste dramatique.

— Alors vous n'avez aucune notion des soins à donner aux blessés...

— Comment? Mais j'ai souvent joué les amoureuses au théâtre!... Les blessés auront besoin de beaucoup de tendresse autour d'eux... Mon rôle est tout indiqué...

L'employé sourit et inscrivit le nom et l'adresse de M^{me} G. a. d. n... L'histoire s'arrête-là; l'artiste n'eut jamais à prodiguer sa tendre charité, du moins à Paris, car dès les premiers jours de septembre, elle partit pour le Midi, où elle est encore.

Après les repas
2 ou 3
Pastilles Vichy-Etat facilitent la digestion.



BEAUX BIJOUX

ornés de brillants et pierres de couleur
IMPORTANT MOBILIER Bronzes, Objets de Vitrine; ARGENTERIE
VENTE après décès, Hôtel Drouot, salle 1, les 30 et 31 mars et 1^{er} avril 1915, à 2 heures.
EXPOSITION: lundi 29 mars, de 2 h. à 6 h. M^{me} LARBEPEINET, commissaire-priseur, 23, rue de Choiseul, suppléant M^{me} LE RIQUE, commissaire-priseur, mobilisé.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

AMÉLIORATION DES RELATIONS
ENTRE

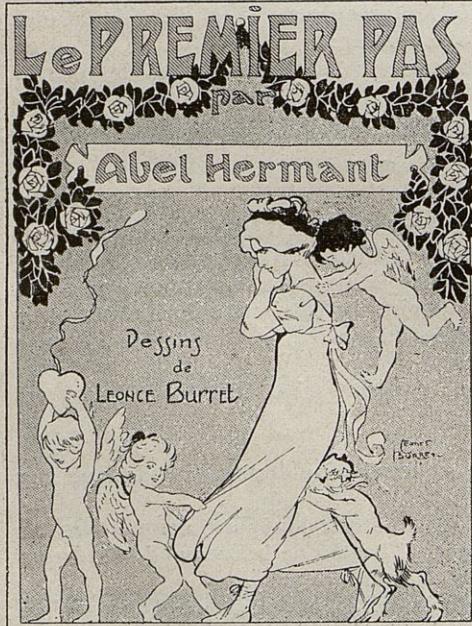
Paris-Quai d'Orsay et la Côte Sud de Bretagne

La Compagnie d'Orléans vient d'apporter une amélioration très sensible aux relations entre Paris et la Côte Sud de Bretagne. Son train express de nuit quittant le Quai d'Orsay à 20 heures et arrivant à Nantes à 3 h. 19 est continué sur Quimper par un nouveau train express suivant l'horaire ci-après: départ de Nantes 3 h. 33, arrivée à Redon 5 h. 07, Vannes 5 h. 57, Auray 6 h. 19, Lorient 6 h. 59, Quimper 7 h. 23, Rosporden 7 h. 49, Quimper 8 h. 08.

Cette mesure réduit de près de 2 h. 30 la durée du trajet, par train de nuit, de Paris à Lorient et de plus de 3 h., celle du parcours de Paris à Quimper.

Il est bon de rappeler que le train express de jour partant du Quai d'Orsay à 8 h. 20 effectue déjà le même trajet dans les mêmes conditions de rapidité.

Voitures directes des 3 classes pour les trajets de jour et de nuit.



Pour recevoir franco par la poste, adressez 3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet.

Les Estampes Artistiques de "LA VIE PARISIENNE"



Reproduction en noir de l'estampe
"COQUETTERIE"

De tous côtés, nos anciens abonnés nous demandent si en nous envoyant le montant de leur réabonnement ils n'auront pas droit à l'Album-Prime que nous avons été heureux d'offrir à nos nouveaux abonnés.

Cette demande est très légitime. Il serait tout à fait injuste que les anciens et fidèles amis de notre journal fussent moins bien traités que nos nouveaux abonnés.

En conséquence :

Tout ancien abonné de "La Vie Parisienne", qui nous adressera le montant d'un réabonnement (de six mois ou d'un an), pourra prendre livraison aux bureaux du journal, et sans aucun frais, de la magnifique collection d'estampes en couleurs intitulée :

DE LA BRUNE A LA BLONDE

par RAPHAEL KIRCHNER

Cette collection est renfermée dans un très élégant porte-folio, fabriqué spécialement.

Les personnes qui voudront recevoir cet Album-Prime par colis-postal n'auront qu'à ajouter au montant de leur réabonnement la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Etranger), afin de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition.

Le Prix de la Collection est de 12 francs

pour ceux de nos lecteurs qui désirent l'acquérir, sans contracter un réabonnement à LA VIE PARISIENNE. Nous la livrons à ce prix net à toute personne qui veut bien venir l'acheter dans nos bureaux. Pour la recevoir franco par colis-postal, adresser en mandat-poste ou chèque la somme de 13 francs (pour la France) ou de 13 fr. 50 (pour l'Etranger).

CHAQUE ESTAMPE est vendue séparément

au prix de 1 franc l'estampe. (Franco par la poste, 1 fr. 25 (pour la France) et 1 fr. 50 (pour l'Etranger).

Chacune des 16 estampes est à grandes marges et mesure 30 cent. de largeur sur 40 cent. de hauteur.

Adresser toutes les demandes, tous les chèques, timbres ou mandats-poste à

M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE
29, rue Tronchet, PARIS.



LE NOUVEAU CANDIDE^(*)

CHAPITRE DIXIÈME

Candide et ses compagnons de voyage partent pour Marseille, mais ils passent par Gibraltar et débarquent dans le port de Lisbonne.

CANDIDE, quoiqu'il eût passé de beaucoup l'âge des patriarches, avait encore de la timidité à l'égard de son maître Pangloss; mais il n'avait point de pudeur. Il ne racontait pas volontiers ses histoires au philosophe: quand il se mettait à les raconter, il ne taisait pas un détail. Cette fois il était bien obligé de tout dire, puisqu'il devait avertir Pangloss du départ prochain, dont la cause première était qu'il avait fait l'amour aux Pyramides et avait été surpris par Otto dans le lit d'Anna.

Pangloss ne perdit point de temps à gronder son élève incorrigible pour une infraction de plus au sixième commandement, mais il entra de dans l'état dionysien et s'écria, avec enthousiasme:

— Enfin, nous allons, nous aussi, faire de l'espionnage, boire du vrai vin de Champagne et violer des dames françaises!

Auguste, qui souffrait de *nostalgie*, ne fut point fâché non plus de revoir la France à bref délai. Achmet lui-même, à qui les voyages sont indifférents, avait un peu de curiosité. Il ne se souciait pas du vin de Champagne, mais la réputation des Françaises a pénétré jusqu'à Balouk-Bazar-Kapou, et même plus loin. Il sait d'ailleurs qu'en aucun lieu du monde il n'est réduit à violer les femmes, et qu'il ne leur fait pas pour cela moins de plaisir.

Otto parut sur ces entrefaites. Il est d'une politesse assommante, et il débita d'abord un compliment qui n'en finissait pas, à Candide, qui avait eu l'extrême obligeance de lui faire l'honneur de le faire cocu.

— A votre service, répondit Candide, comme les garçons au Ghezirch chaque fois qu'on les remercie d'avoir exécuté un ordre.

— Voici les passeports, dit ensuite le couturier.

Ils étaient parfaitement en règle, et beaucoup plus beaux que des passeports authentiques. Pangloss ne se lassait pas de les admirer parce qu'ils étaient faux.

— Vous êtes suisses, dit Otto.

Pangloss est trop bon Westphalien pour répugner à mettre son drapeau dans sa poche, selon les lois de la guerre; mais il est aussi fort insolent.

— Il ne m'aurait point déplu, dit-il avec hauteur, de voyager en France à visage découvert.

— Vous le pourriez, lui répondit Otto, car les Français (par faiblesse, bien entendu) sont d'une générosité ridicule et feraient scrupule de vous causer le plus petit désagrément. Mais vous auriez peut-être les mains moins libres, et vous pourriez tomber sur un fonctionnaire qui fit du zèle et vous envoyait passer deux ou trois jours dans un camp de concentration.

— Je ne le veux point, dit Pangloss.

— Soyez donc neutre, répondit Otto. J'ai donné le même conseil au commandant du paquebot où nous prendrons passage demain...

— Nous? dit Auguste.

— Je vous accompagne, dit le couturier.

Il dit que « Hana » aussi les accompagnait, et il fit un sourire à Candide que cette nouvelle intéressait plus particulièrement.

— Quelle est donc, demanda Pangloss, la nationalité du paquebot qui nous passera?

— Il est japonais, répondit Otto, c'est-à-dire belligérant. J'ai engagé le capitaine à naviguer sous le pavillon suisse, qu'on voit rarement en haute mer. C'est d'ailleurs excès de prudence. Nous ne saurions rencontrer dans toute la Méditerranée de

(*) Suite. Voir les N° 9 à 12 de *La Vie Parisienne*.

bateaux allemands ni autrichiens. Ils sont en sûreté dans les ports. On ne construit pas à grands frais une flotte de guerre pour la risquer dans les combats.

Candide, qui est allé au Paraguay du temps qu'on y allait à voile, était charmé de tâter du *steamer*, surtout si cette expérience pouvait se faire sans danger. Mais Otto les avait rassurés trop vite, et ils n'eurent même pas le temps de goûter le premier repas, qui était mi à la japonaise, mi à l'europeenne. A moins de vingt milles du port, ils rencontrèrent le vaisseau-fantôme. C'est un petit croiseur westphalien qui a trois cheminées, et une postiche, de sorte que les gens de mer, quand ils voient un navire qui en a quatre, disent en tremblant : « Ce doit être lui ». Il a bien d'autres déguisements.

Lorsque le commandant du croiseur vit un bâtiment de commerce qui portait le pavillon suisse, il pensa : « C'est un hôpital » et lui lâcha une demi-douzaine d'obus. Heureusement, les Westphaliens calculent bien leurs coups mais les tirent mal : il leur manque le je ne sais quoi. Le paquebot japonais ne fut pas atteint et gagna de vitesse le vaisseau-fantôme. Mais on rencontra plus loin un croiseur anglais, à qui ce pavillon suisse parut suspect. Il demanda des explications. Le japonais répondit par signaux qu'il était japonais. L'anglais n'en voulut rien croire et lui signala de suivre jusqu'au port anglais le plus proche pour y être visité. Le port anglais le plus proche était Gibraltar. On y reconnut sans peine les japonais de l'équipage à leur physionomie, et on leur permit de se rendre à Marseille ; mais le commandant, après ce grand détour, préféra de se rendre à Bordeaux. Il fit d'abord relâche à Lisbonne où Candide et ses amis préférèrent de débarquer, car ils souffraient du mal de mer. Otto et Anna consentirent à ce changement.

— Le sud-express, disait le couturier, n'est pas fait que pour les Français et pour les chiens.

CHAPITRE ONZIÈME

Candide aurait un duel à Lisbonne s'il n'avait de la présence d'esprit.

Otto n'était pas brésilien, mais il avait de l'or plein ses poches, et il ne cachait pas à Pangloss, ni à Candide, ni même à Auguste, qu'il était entretenu par le gouvernement westphalien sur les fonds des *repliles*. Comme tous ses compatriotes, il aimait la montre et la dépense ; il payait toujours l'addition pour étonner ses hôtes, et au besoin pour les humilier.

Lisbonne est une fort belle ville, où l'on peut faire la fête à bon marché. Candide n'en avait pas conservé un souvenir fort agréable. Il s'attendait toujours que le petit accident où il avait assisté jadis se répétât : il croyait sentir la terre trembler, voir la mer s'élever en bouillonnant dans le port et briser les vaisseaux à l'ancre. Il se rappelait aussi que, dans la même ville, on l'avait revêtu d'un *sanbenito*, qu'on lui avait ensuite retiré pour le fesser en cadence au son d'une musique en faux-bourdon, et qu'il avait vu pendre Pangloss. A la longue il se rassura, commença de croire qu'il ne serait plus fessé ni Pangloss pendu, et que la terre ne tremblerait pas de sitôt.

— L'état républicain a du bon, disait Auguste. Un autodafé ne serait plus possible au vingtième siècle. Il ne faut, ni être dupe des lieux communs, ni de parti pris nier le progrès.

— Vous souvenez-vous, disait Candide à son maître, que vous me protestiez encore que tout est bien, cependant que des tourbillons de flammes et de cendres couvraient les places publiques et les rues, que les maisons s'écroulaient et que les toits étaient renversés sur les fondements ? Que direz-vous donc aujourd'hui ?

— Je dirai que tout est mieux, repartit Pangloss.

Ils admiraient surtout que l'on eût effacé en si peu de temps toutes les traces d'un désastre si horrible, et qu'il y eût un hôtel des wagons-lits. Otto, qui sait vivre, y avait voulu descendre. Ils y rencontraient toute la belle société de la ville, et les étrangers de distinction que leurs affaires ou leurs plaisirs appelaient dans le Portugal. Il est vrai que le couturier était obligé de sortir pour tromper Anna, qui, à l'hôtel, le surveillait. Candide en eût bien fait autant, malgré l'inconvenance de ces allées et venues ; mais il demeurait au logis par superstition : il craignait d'être abordé dans la rue, comme jadis, par une vieille qui lui eût rendu Cunégonde. Il ne se souciait point qu'aucune vieille la lui

rendit. Il consolait Anna, faute de mieux, et quand il avait fini de la consoler, il errait par les salons et les corridors. Cependant Auguste, Otto, Pangloss et le hâmal visitaient les mauvais lieux, et le soir, à dîner, ils racontaient ce qu'ils avaient vu ou ce qu'ils avaient fait, dans les termes les plus orduriers. Anna était fâchée que son amant la trompât tous les jours avec des filles du ruisseau ; elle en pleurait de rage ; mais elle avait un goût incroyable pour ce sale langage, et elle riait d'aise en même temps qu'elle pleurait.

Une après-midi que Candide avait eu fantaisie de prendre le thé sans sa maîtresse et s'était assis à l'écart dans l'un des salons qui sont tout pleins de monde environ cinq heures, il remarqua deux voyageurs nouveaux qui entrèrent brusquement dans ce même salon comme en terre conquise, et qui prirent d'assaut une table libre que personne ne leur disputait. L'homme semblait transporté de fureur et atteint de la danse de Saint-Guy. Il était fort grand et fort chauve. La femme, plus petite et plus grasse, avait un air de placidité ; et Candide (qui ne fait pas d'ordinaire de ces réflexions) observa qu'elle ne devait pas avoir inventé la poudre.

Mais il fut bien étonné de voir que toutes les personnes présentes se levaient, au moment que cet homme et cette femme prenaient possession de leur table comme d'une tranchée, que l'on passait en masse dans le salon voisin, et que ceux mêmes qui n'avaient point bu leur thé le laissaient dans les tasses.

L'homme, qui lançait de tous les côtés des regards enflammés et inquiets, s'aperçut de cette fuite, et lâcha un juron qui l'eût conduit à l'autodafé si le Portugal n'était en république. Puis il se tourna vers la cheminée, où il cracha, sans doute en signe de mépris. Enfin, il leva le siège et passa dans l'autre salon, où, sauf qu'il n'était pas à cheval, il fit une entrée aussi insolente que celle de Mahomet II dans Sainte-Sophie. Candide, qui l'avait suivi par désœuvrement et par curiosité, vit se renouveler la même scène de point en point. Les gens qui venaient à peine de s'asseoir se levèrent et disparurent sans s'être donné le mot, mais comme s'ils se l'étaient donné. Le personnage lâcha un deuxième juron, pire que le premier, et se tourna encore vers la cheminée, où cette fois il ne cracha point, mais fit ce que fait Gulliver pour éteindre les incendies. Candide n'en revenait pas. Ce qui l'étonnait surtout était la placidité de la dame, qui semblait le trouver tout naturel. Candide fit réflexion qu'elle n'eût pas manqué de sang-froid dans le tremblement de terre. Puis, comme il ne voyait pas de raisons que le couple n'allât point faire le vide dans un troisième salon et dans un quatrième, et comme la suite de cette histoire monotone ne l'intéressait plus, il revint tranquillement au premier salon où il trouva son thé à peine refroidi ; il le but, en mangeant des gâteaux et des confitures, et s'en alla rêver au Bosphore, sur les rives du Tage. Mais le soir, à dîner, il fit un rapport circonstancié à Otto, à Anna, à Pangloss et à Auguste de ce qui s'était passé sous ses yeux.

— Parbleu ! s'écria Auguste, c'est lui !

— Qui donc ? demanda Candide.

Au même instant, l'homme qui faisait le vide parut dans la salle à manger. Candide, qui est né bon, pensa que tout le public, qui avait à peine commencé de dîner, serait bien à plaindre s'il devait s'interrompre, de même que cette après-midi, pour obéir à un rite mystérieux ; et lui-même n'eût pas quitté sans regret un excellent poisson accommodé, naturellement, à la portugaise, c'est-à-dire aux tomates. Mais l'événement fut tout à rebours de ce qu'il prévoyait, grâce à la décision de l'homme, qui se mit à faire le tour de la salle et à saisir les mains de n'importe qui, en disant :

— Charmé de vous voir. Comment allez-vous ?

On ne pouvait s'empêcher de répondre :

— Et vous-même ?

Auguste, qui semblait ronger son frein, ne fit pas cependant d'autre réponse.

— Vous le connaissez donc ? demanda Otto, surpris.

Il répondit machinalement :

— Si je le connais ? Je l'adore !

— Je sais, je sais, mais le connaissez-vous ? repartit le couturier avec plus de finesse qu'on ne pourrait croire.

Auguste s'était déjà ressaisi. Il proféra les pires menaces contre le quêteur de poignées de mains et enfin le nomma, non

L'OFFENSIVE, LA DÉFENSIVE.... ET LA SENSITIVE



LE TACTICIEN N° 1. — Une attaque générale de front, voilà le secret de la victoire !

LE TACTICIEN N° 2. — De front ? C'est folie avec votre front qui n'en finit pas...

LA PETITE FEMME DÉLAISSEÉE (*à part*). — Ah ! ces hommes, toujours les mêmes ! A force de penser à leur front ils oublient notre cœur !

pas au couturier ni à la maîtresse du couturier qui le connaissaient bien pour avoir eu avec lui des relations souterraines, mais à Candide et à Pangloss qui n'en avaient osé parler que par les gazettes. Il leur rappela que son épouse l'avait débarrassé l'année dernière d'un ennemi gênant, et qu'elle avait été acquittée en cour d'assises, mais qu'elle n'avait pas, vu les circonstances, retiré de cet acquittement tous les avantages que l'on en retire d'ordinaire en temps de paix. Il dit, pour conclure, qu'il ne pouvait pas sentir les gens qui n'assassinent pas eux-mêmes; mais il était mortifié de s'être laissé prendre la main et d'avoir dit machinalement : « Je l'adore. » Il voulait à tout prix se rattraper.

Il se leva de table dès le dessert et fut rôder autour de la table des étrangers, où le suivirent Pangloss, Candide et le portefaix. Anna et Otto demeurèrent à distance respectueuse. Il se mit à parler très haut, avec ironie, ou plutôt avec la dernière grossièreté, d'une prétendue mission que venait de remplir l'homme qu'il adorait, aux Indes Occidentales. L'homme qu'il adorait l'entendait fort bien; mais chacun sait qu'Auguste a une parade de tierce irrésistible suivie d'une riposte foudroyante. Aussi faisait-on la sourde oreille. Cependant Candide observait la scène sans y prendre part, et, comme de coulisse, son regard trahissait sa naïveté. Il parut inoffensif à l'homme qu'Auguste adorait et avait une si furieuse envie de gifler.

— Ah ça, monsieur, lui dit l'arrogant personnage, allez-vous bientôt finir de me regarder comme une vache regarde passer un train? Vous m'ennuyez. Voici ma carte.

Mais Candide répondit à propos, avec la plus grande dignité :

— Monsieur, je ne cherche pas les affaires. J'ai fait mes preuves. J'ai déjà tué un jésuite au Paraguay et un icoglan à Constantinople. Je n'ai pas l'habitude de me battre avec les gens qui n'assassinent pas eux-mêmes.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

PHRASES SANS QUEUE NI TÊTE

qu'on entend un peu partout.

- Je tiens de quelqu'un de bien renseigné que la guerre sera finie en juillet...
- Nos amis d'Outre-Manche prévoient que cela durera deux ans...
- Depuis la mort de Rochefort, je trouve que l'article d'Hervé...
- Il ne faudrait pas tout de même aller jusqu'à nier, comme Saint-Saëns, la musique allemande...
- Ah! les dames de la Croix-Rouge, quand il s'agit de faire des chichis...
- Pour les Anglais, la guerre est un sport...
- Vous verrez que ce seront les socialistes qui tireront leur épingle du jeu.
- Une tournure d'esprit que je crois définitivement enterrée, c'est le scepticisme...
- La guerre a vraiment bien peu inspiré les artistes; quant aux poètes, mieux vaut n'en pas parler...
- J'ai été à la Chambre, l'autre jour; cela m'a rajeuni : je me suis cru revenu de cinq ans en arrière...
- Comme c'est dommage, en ce moment, pour un homme de mourir dans le civil...
- Paris a été vraiment admirable : on s'y est ennuyé avec beaucoup de dignité.
- Vous savez qu'on a inventé un nouvel exploit extraordinaire...
- Ce qui nous manque, c'est l'acide picrique...
- Ce sera terrible, cet été, quand les femmes n'auront plus le tricot, pour s'occuper...
- Le pape aime plus les Français qu'on ne le dit : il va faire faire son portrait par Besnard!...
- Oui, je [me suis] contrainte à commander deux robes : il faut bien faire quelque chose pour les ouvrières...
- Pour prendre Constantinople, la meilleure arme est encore la cavalerie de saint George...
- Ça ne serait pas si bête de donner Constantinople au roi des Belges!...

JOIE EN FRANCE...

A PARIS
à l'heure du « Communiqué ».



« L'armée belge a continué sa progression sur l'Yser;



« les Anglais avancent victorieusement vers Lille;



F. Fabiano

« en Champagne et en Alsace chaque combat a pour résultat un nouveau progrès de l'armée française. »

...MISÈRE EN PRUSSE

A BERLIN

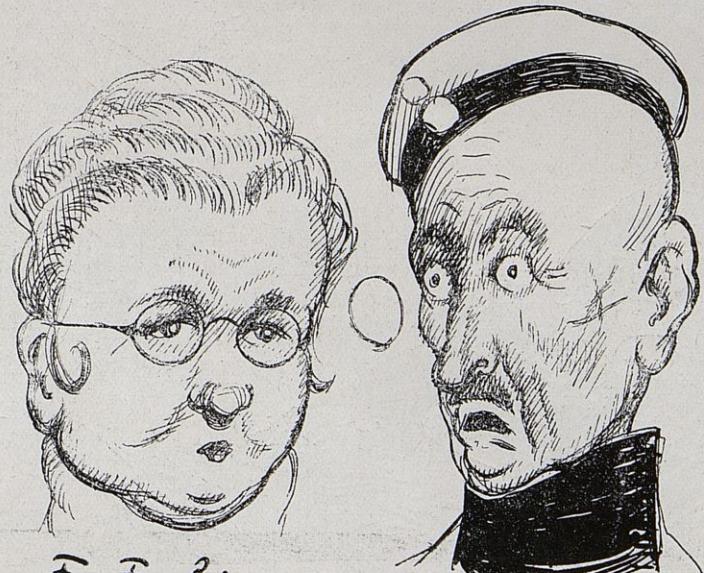
à l'heure du « Communiqué ».



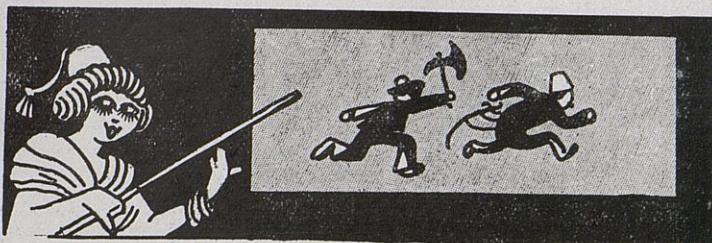
« Nous avons opéré une retraite stratégique en Belgique



« nos troupes subissent en Champagne une canonnade infernale ;

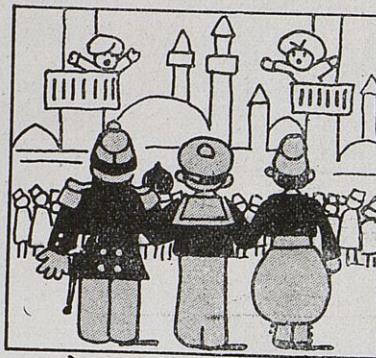


« Par mesure de précaution la ration de pain sera remplacée dorénavant par une demi-ration d'avoine. »



LA QUESTION D'ORIENT

La question d'Orient est un sujet qui a fait tellement couler d'encre, — hélas! et pas d'encre sympathique — que la plupart des gens ont fini par n'y rien comprendre, et même par s'en désintéresser. Attitude frivole, sinon coupable. Ce n'est pas au moment où les Alliés vont entrer à Constantinople, qu'il convient d'ignorer les premiers éléments du problème qu'ils y vont résoudre. Nous tenons d'un Vieux-Diplomate éprouvé, dont l'esprit fit longtemps les délices du Tout-Péra des premières, les quelques renseignements suivants, qu'il nous eût été impossible de recueillir ailleurs et que nous présentons, pour plus de lucidité, sous la forme si commode du questionnaire. Nos lecteurs apprécieront sans doute l'extrême intérêt de ces informations.



À CONSTANTINOPLE

l'opinion reçue, la Porte n'est point placée entre Koum-Kaleh et le cap Hellès, mais bien à Constantinople même; je n'en veux pour preuve que le proverbe ottoman, si populaire, qui appelle « bagatelles de la Porte » tout ce qui se passe entre l'Hellespont et le Bosphore.

QUESTION. — Je croyais que cette expression signifiait tout autre chose?

RÉPONSE. — C'est par une très curieuse déviation philologique que nous avons pris l'habitude de désigner ainsi le jeu de la Petite Oie: sans doute parce que nous supposons que messieurs les Eunuques, gardiens précisément de la Porte, ne peuvent pas faire mieux. Le Turc est plein d'une gaieté vive et drue: il aime les sous-entendus gaillards. N'oublions pas qu'il a inventé Karagheuz.

Constantinople.

QUESTION. — Dites-nous en quelques mots ce que vous savez de Constantinople?

RÉPONSE. — Constantinople (corruption byzantine du vieux mot arabe Stamboul) est une coquette ville s'étageant sur un cirque de collines au-dessus du Bosphore. On y rencontre des représentants de tous les peuples de l'univers, et jusqu'à des Turcs (ces derniers en minorité, et complètement sous la dépendance de la colonie allemande).

Les naturels sont doux et paisibles. Ils fument le narguileh et mangent le rahat-loukoum en invoquant le nom d'Allah. De temps à autre, lorsque les Bulgares ou les Grecs les excitent, ils







LA CHAINE DES BALKANS

sont de leur torpeur et ordonnent le massacre des Arméniens. Encore qu'assez rares, ces mouvements d'humeur n'ont pas été sans influence sur la question d'Orient.

QUESTION. — Quelles sont les curiosités de la ville?

RÉPONSE. — Stamboul-Bazar, Sainte-Sophie, la Corne d'Or, le cimetière d'Eyoub... Enfin le Seraï, ou palais du sultan.

Le Sultan.

QUESTION. — Décrivez-nous le sultan?

RÉPONSE. — Quoique votre demande soit très indiscrète, car le Koran défend de la façon la plus expresse de reproduire l'auguste figure de ce souverain, je veux vous satisfaire. Le sultan est un vieux monsieur barbu, aux yeux tristes, il est coiffé d'un fez et vêtu d'un complet redingote sobre et sans éclat et, ainsi accoutré, ressemble exactement à un marchand de nougats du faubourg Poissonnière, un marchand de nougats désenchanté. Sa vie, réglée au métronome, manque terriblement de distractions. Aussi a-t-il accueilli avec reconnaissance l'arrivée des Alliés, qui lui a servi de prétexte à un petit voyage du côté de Brousse. Il a emporté avec lui, comme souvenirs, le grand-livre de la Dette Ottomane, deux cents femmes, la cravate de l'Ordre des Croyants, dont il est le commandeur, et enfin la clef de la Porte.

QUESTION. — Espérez-vous ainsi nous empêcher d'entrer

RÉPONSE. — Oui, mais nous savons de bonne source que l'amiissime anglais a dans sa poche une autre clef toute pareille....

QUESTION. — Dites-nous quels sont les autres noms et titres du sultan?

RÉPONSE. — Volontiers. Suivant les circonstances, il en change en effet. On le nomme Grand-Turc, Padischah, Grand-Seigneur. Enfin, l'Homme-Malade, lorsqu'il s'agit d'apitoyer les nations européennes. Mais, au bout de quatre cent soixante-deux ans, la ruse est éventée.

Nourris dans le sérail...
QUESTION. — On a fait courir les bruits les plus extraordinaires sur les mœurs du Seraï. Que devons-nous en penser?

RÉPONSE. — Rien de ce qu'on en a dit n'est exagéré. Au contraire, ce serait peut-être au-dessous de la vérité.

La licence au point de vue moral n'y connaît pas de bornes.

Si les muets (du Seraï) pouvaient parler, ils en diraient de belles sur les coutumes infâmes des icoglans, dégustant le café turc au secret des kiosques perdus dans les jardins immémoriaux, tandis que le cimetière des exécutés fait voler les têtes des houris dans les parterres de tulipes.



LE DEUIL DE Loti



LA FIN DES HAREMS

Mais qu'est-ce que tout cela comparé aux moyens variés dont dispose le Padischah pour se débarrasser des femmes, vraiment trop nombreuses aussi, dont on encombre son harem? Tout le monde a entendu parler du mouchoir qu'il jette à l'heureuse élue, lorsqu'il veut l'honorer de ses dernières faveurs. Mais, ce qu'on ignore, c'est que, ce mouchoir, faut qu'elle le rende aussitôt qu'elle a servi.

Et c'est avec ce mouchoir qu'on l'étrangle, le jour où, ayant cessé de plaire, elle reçoit l'ordre de disparaître, cousue dans un sac, dans les ondes du Bosphore.

A moins que, galant jusqu'au bout, et tout imbu des traditions d'Alexandre Borgia, le sultan n'offre à la sultane... invalidée, dans une bonbonnière semée de turquoises, une de ces foudroyantes « pastilles du sérail » dont l'effet est immanquable.

C'est pour mettre fin à ces abus révoltants que nos navires bombardent les forts en camelote dont les Allemands ont semé les rives du détroit. Lorsque nous serons à Stamboul, nous ferons de ces trop fameux jardins un grand parc public à l'instar, avec fontaines Wallace, statues de parlementaires, bonnes d'enfants, etc. Et l'on brûlera les dernières pastilles du sérail avec les dernières feuilles de papier d'Arménie.

Jeunes-Turcs et Vieux-Turcs.

QUESTION. — Je me suis laissé dire que, par une singulière anomalie, les Vieux-Turcs n'étaient pas tous des vieillards et les Jeunes-Turcs étaient souvent des barbons. J'avoue que je n'y comprends rien.

RÉPONSE. — Rien n'est plus facile à comprendre, cependant. On appelle, en effet, Jeunes-Turcs, ceux qui veulent à tout prix rajeunir la Turquie, et il est tout naturel que ce désir émane de gens d'un certain âge. Tandis que les Vieux-Turcs souhaitent qu'elle reste pareille, ce qui indique chez eux une naïveté d'adolescents.

La Porte...

QUESTION. — Mais, enfin, dites-nous donc une fois pour toutes ce que c'est que la Porte. Vous paraissiez, sur ce sujet, terriblement évasif.

RÉPONSE. — C'est qu'il est, en effet, très difficile de vous répondre. Les Musulmans gardent là-dessous, quand on les interroge, un silence plein de sous-entendus. Mais c'est précisément pour percer ce mystère que les Alliés organisent le raid magnifique à quoi nous assistons. Il est plus que probable que la Porte en question est celle de la mer Noire.

QUESTION. — Pourquoi n'avons-nous pas plutôt suivi la politique si ingénieuse préconisée par le grand diplomate Alphonse Allais,



LES RUSSES ÉPOUSSETENT LE CAUCASE



HÉRO BEY ET VON LÉANDRE

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



Phot. Henri Manuel.
Mme COLIBRI
du théâtre des Capucines.



Phot. Félix.
Mme SIMONE DAMAURY
de la Comédie-Française.



Phot. Félix.
Mme PAULETTE DELBAYE
de l'Olympia.



Phot. Henri Manuel.
Mme VILLEROY-GOT
du théâtre de l'Odéon.



Phot. Henri Manuel.
Mme PHRYNE
de la Comédie-Royale.



Phot. Félix.
Mme MARS PEARL
de l'Olympia.

LE THÉÂTRE ET LA CHARITÉ : LES BONNES « ÉTOILES » DES BLESSÉS

et qui consistait à prendre les Balkans pour les f... dans les Dardanelles?

RÉPONSE. — Parce que cette solution, si heureuse au premier abord, présente de graves difficultés pratiques, sans compter que le détroit des Dardanelles une fois bouché, Constantinople ne pouvait plus être atteint que par l'Orient-Express, lequel passe par Vienne. Ou devine quels obstacles les Autrichiens nous eussent alors opposés!

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LES FEMMES ET LA GUERRE

Il paraît que les femmes se passionnent pour les choses de la guerre. Elles ne se contentent plus d'acclamer les régiments au passage, elles veulent encore savoir à quelles troupes elles ont affaire, et si ce sont les marsouins qui ont les épaulettes jaunes et les chasseurs à pied les épaulettes vertes, ou bien si c'est le contraire. Elles demeurent encore dans l'incertitude sur la petite différence d'équipement qui permet de distinguer les hussards des chasseurs à cheval. Mais elles reconnaissent tout de suite les artilleurs aux canons et aux caissons qu'ils traînent avec eux, et les nègres de nos vaillantes armées coloniales à la couleur noire de leur peau. Pour les grades, elles ne se trompent guère : le colonel, c'est le vieux avec l'aigrette blanche qui marche derrière la musique. Les lieutenants sont plus jeunes que les capitaines, excepté lorsque, par hasard, c'est le contraire.

Quand je partis à la guerre, l'été dernier, ma délicieuse amie voulut savoir à quelle arme j'appartenais et quel était mon grade dans cette arme. Je lui dis que j'étais brigadier d'artillerie montée, et elle me couvrit alors d'un orgueilleux regard. C'est parce que la pauvre enfant n'avait certainement aucune notion de l'exacte valeur des grades. J'aurais pu, en me taisant, conserver sa considération flatteuse, mais la loyauté m'interdit de le faire et, pour qu'elle comprît combien elle s'abusait, je lui révélai qu'il n'y aurait nullement à s'étonner si le garçon des Galeries-Lafayette qui lui livrait d'habitude ses achats, le lendemain des expositions de blanc, se trouvait être, là-bas, mon supérieur. Le doux visage de mon amie exprima la déception. Je voulus lui représenter que cette rectification des valeurs, si je puis dire, faisait précisément la grandeur de la servitude militaire, mais elle ne se laissa pas convaincre par mes grands raisonnements.

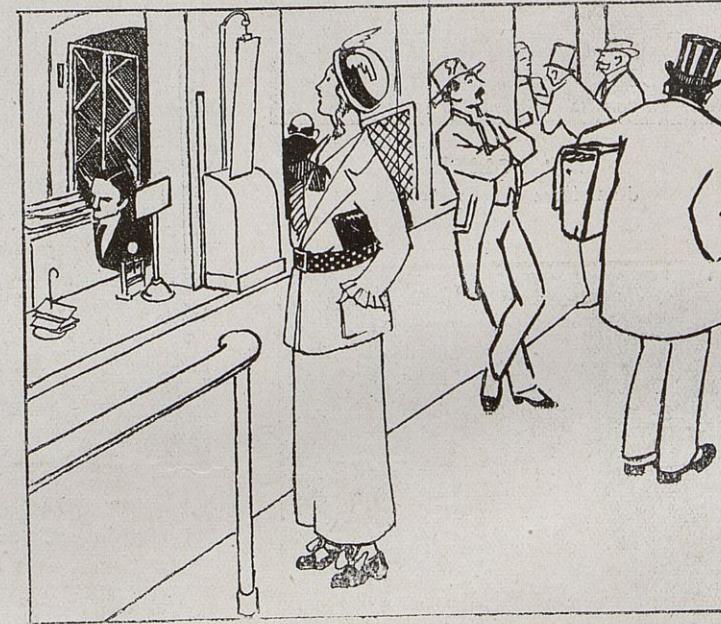
Elle me demanda, avec un gros soupir, si cette guerre me semblait vraiment indispensable et, en ce cas, si elle ne pouvait être remise. Elle regrettait que cette guerre tombât juste au moment où elle commençait à posséder convenablement cette maxixe brésilienne qui est une danse réellement compliquée et que, sans doute, elle allait perdre maintenant, faute de la pratiquer. Sur cette idée, elle me demanda si je pensais que Géo, son danseur brésilien, serait forcé, lui aussi, d'aller se battre; à quoi je répondis que non, probablement, à moins qu'il ne fût un faux Brésilien, comme on en a vus. Mais elle fit sagement la réflexion que cela lui était égal qu'il fût ou non pris, attendu que les établissements de danse allaient vraisemblablement fermer et que, du reste, elle n'aurait aucun goût à danser tandis que les petits camarades se feraient dégringoler là-bas. Elle déplora tant de vies sacrifiées et ses vacances en Bretagne qui tombaient, du même coup, dans l'eau.

Voici la femme... La femme doit suivre son mari partout. Quand il est à la guerre, elle le suit sur la carte. Elle décroche, sur le mur de sa chambre, les estampes roses données en prime par *Femina* pour suspendre à la place le tableau des opérations. Elle plante un gentil drapeau à l'endroit où se trouve son mari et passe sur ses yeux son petit mouchoir de dentelles. « Il est là », dit-elle. A droite et à gauche, elle lit des noms inconnus hier et célèbres aujourd'hui : Perthes, Vauquois, Ypres, La Chalade... Elle n'est pas bien certaine qu'elle aurait pu, autrefois, dire où se trouve Arras. Elle le sait maintenant : il est sur le front...

QUAND ELLE N'A PLUS QU'UN SOU...



L'Italienne achète une chanson...



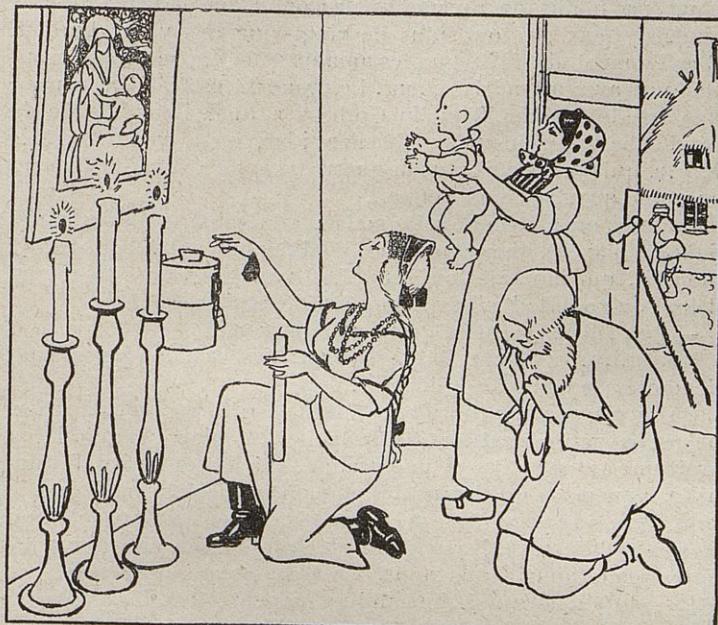
L'Américaine fait un coup de Bourse..



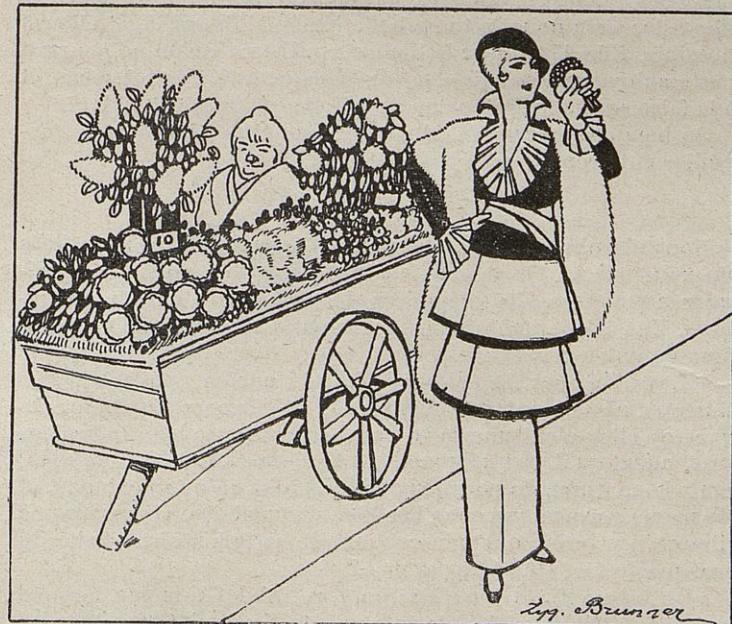
L'Allemande se paie une chope...



Quand elle n'a plus qu'un sou, qu'un pauvre maravédis,
l'Espagnole insoucieusement achète une cigarette!...



La Russe va brûler un cierge...



La Parisienne, elle, achète un bouquet de violettes!

Ainsi les femmes, en lisant la carte avec les mêmes yeux passionnés dont elles lisaien jadis les romans de M. B. rd.. ux, complètent les lacunes de leur géographie. Elles découvrent une foule de villes françaises dont elles ne soupçonnaient pas l'existence et trouvent l'emplacement d'une foule d'autres dont elles ne connaissaient que l'existence. Les stations élégantes : Vichy, Deauville, Biarritz, ne sont plus considérées par elles qu'eu égard aux hôpitaux militaires qui y sont installés dans les hôtels de milliardaires. Quand des événements importants s'accomplissent sur le théâtre oriental de la guerre, comme disent les écrivains militaires, les belles néophytes se hasardent à jeter un coup d'œil sur les tracés qui représentent ces contrées chimériques : la Russie, l'Autriche, la Turquie où Loti a connu Azyadé et les Désenchantées. C'est alors qu'elles se rendent compte que les Dardanelles ne sont pas du tout cet archipel dans des mers excentriques qu'elles se figuraient vaguement ; et, si elles vont jusqu'à s'aventurer à chercher hors de la carte d'Europe, après examen infructueux sur celle-ci, ce Cameroun que les soldats de marine arrachent présentement aux Allemands, les voilà amenées, presque sans douleur, à constater la réalité de continents différents du nôtre.

Enfin, leur vocabulaire s'enrichit ou, si vous préférez, se renouvelle, ou plutôt se renouvelle en s'enrichissant. Elles ne disent plus : *Corle... Media luna...* Elles disent : *Dreadnought... périscope... 75...* Elles n'avaient jamais été aussi avant dans la numération. Elles disent même *poilu*, comme tout le monde. C'est un mot d'une précision indiscrète qui les choque secrètement, et qu'elles ne prononcent qu'en rougissant.

Le Dimanche, premier jour de la mobilisation, une exquise jeune femme me demandait si je pensais que la France serait victorieuse.

— Sans aucun doute, madame, lui répondis-je, car nous aurons l'appui des Russes.

— Les Russes... murmura-t-elle rêveuse.

Je vis bien qu'elle songeait aux Ballets russes et qu'elle se représentait les soldats rutilants et grotesques du *Coq d'Or*.

Je suis certain que, maintenant, elle ne confond plus le Grand-Duc Nicolas avec Nijinsky.

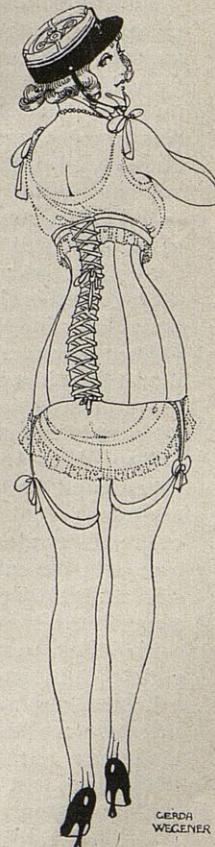
MARCEL ASTRUC.

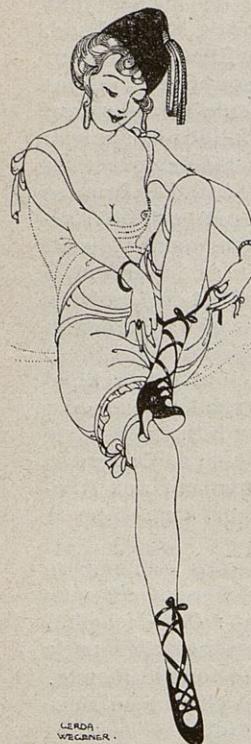
ÉLÉGANCES

Nous dînions un soir — tout arrive! — dans une ville de dépôt. Nous voulions croire que personne n'ignore, en ce temps de guerre, ce qu'est une ville de dépôt : en un mot comme en cent, c'est une cité où, sauf les femmes, les vieillards en bas âge et les enfants au maillot, l'on ne rencontre que des soldats.

Or, nous venions de nous mettre à table en un restaurant qu'emplissaient des vareuses et des dolmans de toutes les nuances du bleu et même du kaki — car il y avait des Anglais, — vareuses et dolmans entremêlés là et là de costumes tailleur coupés comme il faut : jupes courtes et larges, cols élevés derrière, ouverts devant, vestons « French » ou à la cosaque. Cette assemblée était discrète et très « guerre » : on mangeait sans s'attarder, en gens qui ont affaire ailleurs, on parlait mutations et communiqués, on distillait avec la déférence voulue de fins potins d'état-major. De puissantes autos grisâtres ou verdâtres s'alignaient au dehors, devant la porte. Bref ce restaurant, d'une élégance parfaite, sentait à plein nez l'intrigue et la poudre lointaine, ainsi que dans nos grandes, martiales, sévères et redoutables embuscades nationales.

Soudain une auto nouvelle survient, et il en sort deux créatures emmitouflées. Elles entrent, choisissent une table, se dépouillent de leurs manteaux... et aussitôt une atmo-





sphère vieillotte et surannée, non moins que vulgaire, que triviale même, se répand autour d'elles. On se demande pourquoi, on cherche, on regarde : elles portent le costume tailleur à l'ordonnance, pourtant, elles ressemblent à la plupart des autres femmes ici présentes, ces créatures. Qu'ont-elles donc d'étrange, et qui marque si mal, et qui fleure de si loin son Maxim ou son Armentonville?... Parbleu! quelqu'un finit par s'en apercevoir : elles sont couvertes de bijoux, les pauvres filles!

Ou du moins, il semble qu'elles en soient couvertes : en réalité, elles n'ont que le rang de grosses perles — l'uniforme, quoi!... mais l'uniforme de l'an passé — et des bagues énormes. Toutefois, cela paraît si étrange et si déplacé cette sortie de bijoux, pendant que nos gars se font tuer dans les boues des Flandres ou d'Argonne, cela choque à tel point, cela « date » si fort que ces deux pintades paraissent relier comme des miroirs à alouettes. Quel genre!

A peine furent-elles assises, qu'il leur fallut de la poudre de riz, du porto, des cigarettes, de quoi écrire, le chasseur du restaurant, les hors-d'œuvre, une chaufferette, le maître d'hôtel, etc., et tout cela

à la fois, et de quel ton dégoûté ces exigeantes personnes réclamaient en outre une grillade et un œuf sur le plat, avec quelle nonchalance impatiente, avec quelle hauteur puérilement et vainement aristocratique!... Reconnaissiez-vous ces façons démodées, qui furent en honneur à Deauville et chez Cirro's avant la guerre? En somme, c'étaient deux vulgaires demoiselles, extrêmement rococo : rien qu'à voir leurs bijoux, qui ne s'en fût aperçu aussitôt?

Il ne faut pas mentir, mesdames, c'est très laid.

Ainsi, ne dites pas : « Je suis désolée, ma chère! Figurez-vous que mon couturier manque absolument de lainages. Oui, tous les lainages se trouvent actuellement réquisitionnés pour la guerre : si bien que me voici forcée de porter des soieries. Que voulez-vous, je n'ai malheureusement pas le choix... »

Mais dites, au contraire : « Le printemps s'avance, et comme je me sens vraiment un peu lasse des lainages, à la longue, je viens tout de même de me commander une ou deux charmantes petites robes en soieries foncées, modestement aérées autour du cou, plutôt qu'ouvertes, afin de pouvoir m'habiller un peu quand mon mari — qui est en convalescence, ainsi que vous savez — retient un ou deux amis à dîner. »

Ne dites pas : « Je me suis fait exécuter de ravissantes chemisettes brodées de couleur, dans l'intention de m'égayer un peu et de me changer les idées : c'est si triste, ces éternelles chemisettes blanches! On a bien assez de se désespérer toute la journée en songeant aux malheurs des pays envahis... »

Non, dites tout bonnement : « J'ai vu récemment des chemisettes brodées de couleur que portaient la délicieuse M^{me} Z... et la si élégante M^{me} de T... J'en ai conclu que cela devenait fort à la mode, et me suis aussitôt précipitée chez ma lingère pour en avoir de pareilles. »

Ne dites pas : « J'ai une robe à jupe courte et large de forme nouvelle : c'est tellement commode, cela se ferme en un instant avec trois boutons, au lieu des cinquante agrafes qu'il fallait ajuster si laborieusement naguère!... »

Avez donc naïvement, et sans plus d'histoires : « Comment trouvez-vous ma

robe nouvelle? Je me suis décidée pour cette forme-là parce que la silhouette alerte et jeune qu'elle compose m'a parue du tout dernier bon ton. »

Ne dites pas, en montrant le sac en taffetas noir orné de drapés brodés, qui a remplacé votre ancien porte-monnaie-valise-cabinet de toilette : « Je transporte là-dedans mon tricot, un paquet de pansement, une douzaine de tubes d'iode, des anesthésiques, du chocolat et des cigares pour les blessés... »

Car mieux vaut convenir avec simplicité que ce sac aux couleurs des alliés contient, ainsi que l'année dernière, votre poudre, votre bâton de rouge, une glace, un polissoir, du parfum, un petit agenda, des numéros de téléphone, des adresses, des échantillons, un crayon, un stylo — et ces liasses de billets de 5 francs, de 20 francs, que vous donnez sans compter à tous ceux qui souffrent, puisque si vous mentez effrontément, vous êtes en revanche la bonté même, et que ceci vous fera pardonner cela.

IPHIS.

CHOSES ET AUTRES

Il y avait à Paris, tout près de l'Opéra-Comique, une bonne vieille maison assez laide, mais *simpatica*. Tous les Parisiens qui n'ont pas moins de dix ans ont reconnu que je parle du café anglais. Ceux qui ont plus de vingt-cinq ans y ont bu d'un Clos-Vougeot de 1870, que les amateurs de vin se rappelleront toujours avec attendrissement. Le grand 16 est célèbre comme une date historique. Tout le Gotha y a diné. Dans la salle du rez-de-chaussée, jusqu'au dernier jour, on a vu M. A.th.r M.y.r, qui n'attendait plus la guerre, et qui l'a si gaillardement acceptée quand elle est venue...

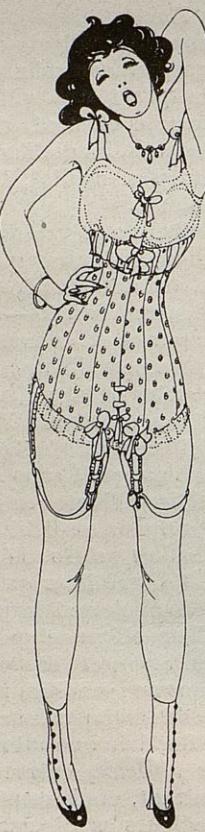
Un jour, on a démolie cette maison vénérable, et les ruines à peine déblayées, on a commencé d'édifier une autre bâtie, qui montait, qui montait toujours. Les vrais Parisiens la regardaient du coin de l'œil avec inquiétude, et disaient :

— Bon Dieu! Qu'est-ce qu'on va nous sortir?

Hélas!... A présent ils le savent. Les échafaudages sont démontés, la palissade a disparu.

On savait que le propriétaire était un orfèvre, ou argentier, belge : sa petite boutique de Bruxelles est bien connue. Il en avait une autre petite, et une grande, sur le boulevard. Il s'appelle comme ce qu'aiment les mouches : c'est le miel que je veux dire. Son argenterie ne nous faisait rien présager de bon de son architecture. Nous avons eu l'explication de son argenterie, quand nous avons appris en août dernier qu'il n'est pas belge, et qu'il est aussi allemand qu'on peut l'être. L'argenterie, cela n'a aucune importance : on n'a qu'à ne pas en acheter, ceux qui ont eu la bêtise d'en acheter n'ont qu'à la revendre (oh! ils perdront!) Mais la maison, la maison est là. Elle est sous séquestre, cela nous fait une belle jambe! Elle est là, et elle est horrible. Elle déshonore le boulevard. Est-ce qu'on ne pourrait pas employer une partie des fonds séquestrés à la jeter bas, et à la faire reconstruire par un architecte qui aurait du talent?

Ou bien on pourrait la démonter, numérotter les pierres, l'expédier et la remonter là-bas, à Berlin.



Nous n'avons pas fini de faire des découvertes dans les inédits du XVIII^e siècle. Un de nos lecteurs veut bien nous communiquer cette page, des mémoires du grand-père de son grand-père. Elle est piquante; nous le prions de trouver ici l'expression de notre gratitude.

« Les faiblesses du roi pour N... son ancien contrôleur des finances, ne laissent pas d'intriguer et d'agacer l'opinion. On veut qu'elles aient une cause, et les personnes bien informées prétendent qu'il y a quelque chose là-dessous. Cela est possible, mais je continue de couper par écrit tout ce que j'entends, et de ne rien croire que sous bénéfice d'inventaire. On va jusqu'à dire qu'il y aurait quelque rapport de cette histoire à celle du masque de fer! Quelle apparence?

« On blâme N... de ne s'être point retiré de lui-même, lorsque son épouse fit cet éclat de tuer un gazetier qui écrivait de lui en toutes lettres ce que le public pensait tout bas. Je ne sais s'il

est besoin de rappeler qu'elle fut, à la suite de ce meurtre, décrétée de prise de corps, et soumise à la question extraordinaire; mais la question, comme dit plaisamment M. de V... ne fut extraordinaire que par la douceur, et ce n'est point ce qui aurait pu tirer à la coupable des aveux, inutiles au surplus, puisqu'elle se glorifiait de son crime. On a trouvé peu convenable que N... s'en glorifiait encore davantage.

« Le roi l'a éloigné, mais en soupirant, et l'a gratifié d'une bonne charge de payeur aux armées. N... s'est d'abord montré à la ville et à la cour, dans une espèce d'accoutrement de maréchal de France, et ne s'est point hâté de rejoindre son poste. Comme l'on murmurait de le voir toujours à Versailles, le roi a soupiré une seconde fois et lui a confié une mission secrète aux Indes Occidentales.

Il paraît que N..., en se présentant à la coupée du bateau, a réclamé à grands cris le commandant, qui lui a fait répondre qu'il avait autre chose à faire que de lui souhaiter la bienvenue, et malgré toutes les instances de N..., ce brave marin ne s'est pas dérangé. Voici où intervient le roi, et j'avoue que cette intervention est singulière. Sa Majesté fit mander le président de la Compagnie des Indes Occidentales, qui était, je crois, à Bordeaux ou à Marseille, et qui vint à Versailles tout exprès. Le roi témoigna son mécontentement du manque de courtoisie du capitaine, et rappela fort sèchement à M. le Président que N... était chargé d'une mission par lui-même et méritait à ce titre des égards. M. le Président s'inclina sans répondre. Sa Majesté lui signifia qu'elle souhaitait que le capitaine fût privé de son commandement. M. le Président fit sentir à Sa Majesté qu'il ne pouvait fendre l'oreille à un vieux brave qui n'avait fait que son devoir. Le roi néanmoins insista; le président répondit alors par un refus catégorique, et dit :

— Il n'est rien au monde à quoi je tiennes davantage qu'à l'estime du roi, et je la perdrais sûrement si je faisais ce qu'il m'ordonne.

« Je trouve ce mot fort bon, et je crois que Sa Majesté fut du même avis, car on dit qu'elle resta court. »

Nous avons rencontré par le plus grand des hasards cette comtesse qui s'est fait une célébrité avant la guerre par une façon originale de parler français. On a tort de l'appeler la comtesse pataquès. La raison de son charabia est qu'une personne si bien née ne saurait s'exprimer comme le premier venu. Si elle ne connaissait pas ses aïeux en ligne directe et collatérale jusqu'à l'an mille en remontant, elle ne se permettrait pas de dire « pauvre comme Joere », ou : « Je ne prends jamais de café, mon médecin me l'a hermétiquement défendu. »

Nous avons prêté l'oreille, et nous avons eucilli cette phrase (mais il faudrait pouvoir noter le défaut de prononciation) :

— Qu'est-ce qu'on venait nous raconter qu'il n'y aurait pas de divorces pendant la guerre? Angilbert, qui est au front, a obtenu une permission de vingt-quatre heures pour prendre Valentine en flagrant délit, et dans moins de six semaines, il a obtenu le divorce *in-extenso*.

Il faut qu'un théâtre soit ouvert ou fermé. Or la plupart de nos théâtres ne sont ni fermés ni ouverts: ils sont intermittents. Ce qui est mieux, c'est que le public s'en moque. Ce cher public, si calomnié, n'est point sot comme les directeurs, et même les auteurs le prétendent. Il consulte les statistiques mortuaires, voit que le nombre des décès a très sensiblement diminué, et qu'en dépit d'un affreux hiver, les « maladies des voies respiratoires » sont en baisse. Il attribue cet heureux effet à la vie sédentaire qu'il mène et à la suppression des théâtres. Il se rappelle qu'il s'y assommait plus souvent qu'à son tour, et se dit que le jeu n'en vaut vraiment pas la chandelle.

Cependant, quand par hasard vous rencontrez un de ces messieurs les directeurs (si vous avez l'honneur de les connaître), demandez-lui : « Est-ce que vous ouvrez, ou non? »

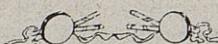
Il vous répond, d'un ton funèbre : « Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse dans ce moment-ci? Ce n'est pas intéressant. »

Pas intéressant (*sic*). Pas intéressant!

Et huit jours après, vous voyez dans les courriers des coulisses qu'il fait une petite tentative, ordinairement scénico-patriotique. Vous recevez même une invitation, sur le ton de prière plutôt que sur le ton impératif. Vous y répondez, je ne

dirai pas par pitié, mais enfin je ne vois pas comment je dirais autrement. Si la représentation est patriotique ou pseudo-patriotique, votre compte est bon, les convenances exigent que vous passiez une excellente soirée; mais si l'on vous sert une des pièces « gaies » des précédentes saisons, vous êtes bien étonné, vous vous dites : « Ah! c'est une pièce gaie? C'est cela qui m'a tant amusé l'année dernière ou l'année d'avant? »

Mais non, mais non, cela ne vous a pas tant amusé. Cela vous assomait alors comme aujourd'hui. Seulement vous n'osiez pas le croire. Vous pensiez que vous aviez fait une mauvaise digestion et que mieux valait ne pas vous en vanter. A présent vous avez le courage de votre opinion. Le goût n'a pas si fort changé qu'on imagine, ou il n'a pas encore changé. Changera-t-il? Nous ne voudrons peut-être pas « autre chose », mais nous voudrons quelque chose de bien; et avant tout, ce que nous ne souffrirons plus, sous aucun prétexte, ce sera quel'on nous monte le coup.



Simple remarque, mais je m'étonne que les diplomates en chambre, aussi nombreux que les stratèges, ne l'aient pas faite :

Le bruit courait, en août, que le kaiser, pour engager les Italiens à marcher, leur avait offert Nice, la Savoie, la Tunisie et d'autres petites choses encore qui sont à nous.

En mars, pour les engager à ne pas marcher, il leur offre le Trentin et un morceau.... de l'Autriche.

Pourquoi pas, comme en août, la Tunisie, la Savoie, Nice?

Il y a donc quelque chose de changé? On s'en doutait.

Comme ils écrivent :

« Madame et Monsieur, j'écris ces quelques lignes pour donner de mes nouvelles qui sont toujours bonnes pour l'instant. Nous avons changé d'endroit depuis mardi, et à présent nous travaillons dans les mines. Au moins, nous ne sommes plus dans l'eau comme auparavant, mais c'est plus dangereux, car les Boches travaillent aussi, et, hier soir, ils nous ont encore fait sauter une mine, ça fait la cinquième cette semaine. J'ai reçu la lettre que Madame m'a envoyée, me demandant si un livre me ferait plaisir. Je l'accepterais volontiers, vu que nous avons encore assez de temps. Nous travaillons huit heures et vingt-quatre heures de repos.... »

« Madame, ayant reçu hier les deux colis et le mandat que Madame m'a envoyés, je m'empresse, étant au repos pour cinq jours, à donner de mes nouvelles qui sont très bonnes pour l'instant et pour remercier Madame de sa bonté pour moi. Les camarades moins bien favorisés que moi et qui ne reçoivent rien en profitent avec moi, car ici nous sommes tous solidaires les uns pour les autres. Nous sommes vingt-cinq à la compagnie qui avons été cités à l'ordre du jour, et pour notre récompense on nous a envoyé du tabac que l'on a reçu il y a deux jours, et nous étions heureux de voir comme on s'intéresse à nous et que l'on n'oublie pas les soldats qui font leur devoir.

« Nous sommes restés quelque temps assez tranquilles par ici, mais voilà que l'artillerie s'éveille et envoie quelque chose comme obus aux Boches. Nous les entendons crier au secours dans leurs tranchées. Il y a deux jours, nous leur avons encore pris une tranchée. Nous n'avons eu aucune perte, car nos canons les avaient délogés et il ne restait que des morts.

« Malgré nos petites misères nous sommes toujours joyeux, et le soir dans nos « casbahs » on entend de joyeuses chansons, ou on joue d'interminables parties de manille... »

« J'ai reçu la bonne et aimable lettre de Madame, qui m'a fait le plus grand plaisir. J'en suis le serviteur ému et très reconnaissant.

« Avec sa douceur habituelle, elle me parle de ma situation de soldat, qu'elle paraît partager par le sentiment.

« Elle me rend confiant en l'issue de cette guerre, en me disant qu'elle croit qu'elle se terminera vers le commencement de l'été. Ce sont pour moi des paroles bien réconfortantes. Je souhaite qu'elles soient exaucées, et que je précède mes maîtres à... pour la saison d'été.

« Croyons à de prochains grands succès qui mettront un terme à tout cela, et à la réalisation de nos espérances. »

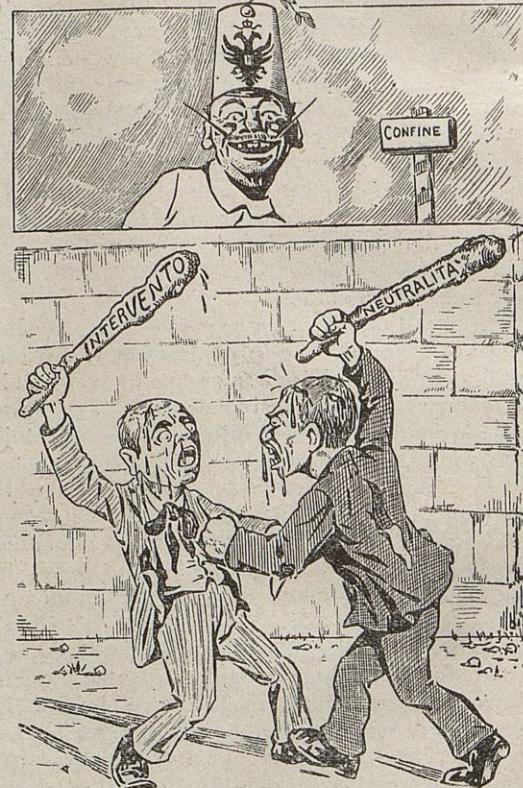
« Ce sont là, comme on voit, des lettres de « serviteurs ». Et on nous disait, avant la guerre, qu'il n'y en avait plus! C'est sans doute qu'il n'y avait plus de maîtres.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



LE GRAND TURC DÉMÉNAGE

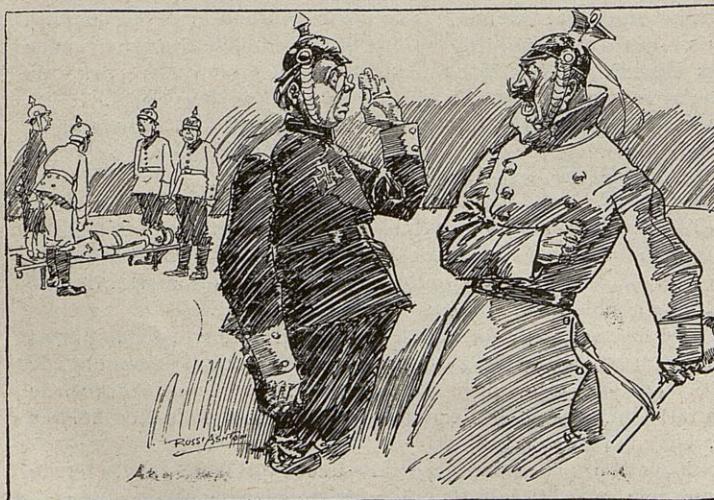
MAHOMET V (aux habitants de Constantinople). — Mes bons amis, je suis désolé de vous quitter, mais j'ai un rendez-vous très pressé en Asie.
(Punch, de Londres.)



LES ITALIENS PEINTS PAR EUX-MÊMES
Quand deux amis se battent, il y a toujours un coquin que cela fait rire.
(Il 420, de Florence.)



LES UTILISATIONS D'UN CASQUE À POINTE
Comme panier à légumes. Comme seau à charbon.
(Punch, de Londres.)



L'ALLEMAGNE MANQUE DE MÉTAL

— Sire, le général von Hograff vient d'être tué.
— Donnerwetter! Qu'on lui prenne tout de suite sa croix de fer et qu'on lui en donne une de bois!
(The Bystander, de Londres.)



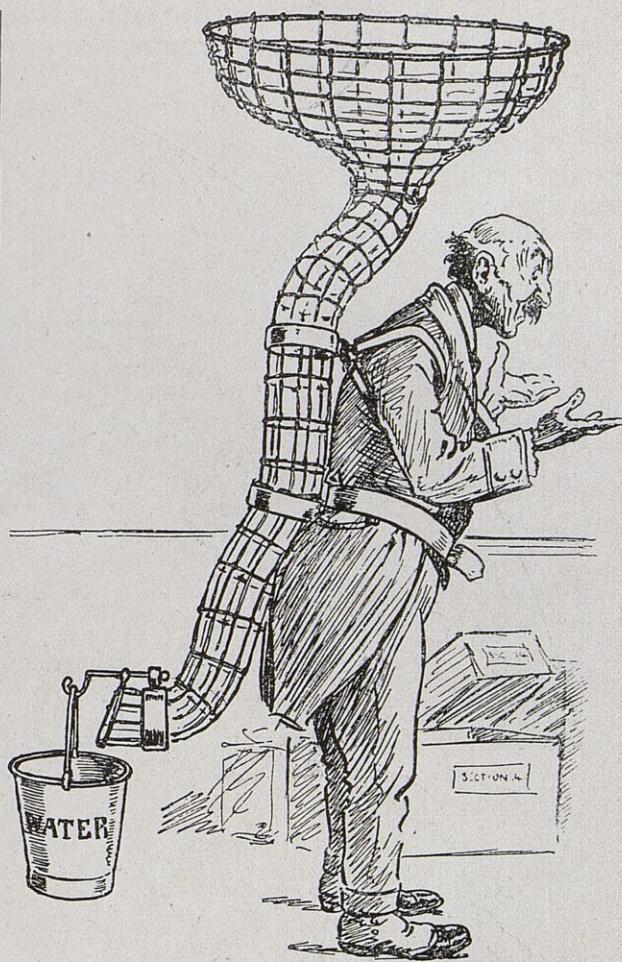
LE RUSSE LA CARESSE, LE HONGROIS

LA MENACE
Et entre les deux le cœur de la Roumanie balance.
(Caricatura si Razboul, de Bucarest.)



LE PAUVRE MICHEL EST BIEN ENNUYÉ

Avec une amusante naïveté le journal munichois *Die fliegende Blätter* nous montre ici l'embarras du peuple allemand, qui n'aime pas l'eau, et qui est forcée de chauffer de grosses bouteilles de marais pour combattre la flotte anglaise!



UNE INVENTION : LE PARABOMBE

Appareil ingénieux, portatif et automatique, que tout le monde devrait avoir sur soi dans les villes assiégées.
(Punch. de Londres.)

PARIS-PARTOUT

La question des Variétés.

M. Paul Gavault a déclaré, officiellement, qu'il ne voulait nullement abandonner la direction de notre second théâtre français; mais, cependant, il n'en reste pas moins le personnage influent qui seul peut solutionner la question des Variétés.

En effet, suivant la volonté de Fernand Samuel, Paul Gavault désigné par le disparu pour lui succéder, reste maître de choisir le candidat au fauteuil directoral du théâtre des Variétés, siège dans lequel le directeur de l'Odéon ne désire pas s'asseoir.... quant à présent.

Nos officiers ont tous dans leur cantine une provision d'alcool de menthe de Ricqlès, secours immédiat en cas d'indisposition, stimulant énergique et sain, préserveur des épidémies. Mais tous vérifient la marque « Ricqlès ».

Vrais ou faux. — Bien souvent un cri d'admiration et même un sentiment d'envie se manifestent sur le passage d'une jeune fille ou d'une jeune femme dotée d'une belle chevelure.

« Les beaux cheveux ! » disent les uns.

« Ils sont d'emprunt ! » disent les autres.

Non, Madame, non Monsieur; s'ils sont d'emprunt, le Pétrole Hahn est le prêteur,

car il n'existe pas de lotion qui lui soit comparable pour la beauté, l'accroissement et la conservation de la chevelure.

Envoi franco d'une brochure explicative sur demande.

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de La Vie Parisienne, l'annonce « Chocolats et Bonbons Prévost » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour (38 vol.), 7 fr. 50;
Coffret du Bibliophile (40 vol.), 6 fr.; Romans humorist., 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Allez consulter le Prof. M^{me} de Saint-Février. La chirographie est une science reconnue et les lignes de la main ne mentent jamais. On y lit tout. La graphologie est également une science. L'écriture donne des révélations stupéfiantes. Consultez-la pour vous ou pour une tierce personne. Madame de Saint-Février reçoit tous les jours en son cabinet, 102, rue Saint-Lazare (Métro : Gare Saint-Lazare).

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE 30, r. Gustave-Courbet (2^e face)

Soins d'Hygiène Maison de 1^{re} ordre. 65, rue de Provence (ang. Chaus.-d'Antin).

HYGIÈNE Nouvelle installation. BAINS. M^{me} ROCCHI, 4, r. Turgot, esc. A, r.-de-ch. droite (2 à 6).

MISS MOLLIE MANUCURE ANGLAISE. Soins d'Hygiène. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine).

MISS RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE Mais. 1^{re} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine).

HYGIÈNE Nouvelle installation. 49, rue de Rivoli, 4^e ét., porte dr. (pas confondre avec entresol).

PHOTOS et STÉRÉOS rares et curieuses, vraiment belles. Catalogue et assortiments bien choisis à fr. 5, 10, 20.
ROLAND, 38, Rue de Cléry — PARIS.

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

SOINS D'HYGIÈNE - BEAUTÉ, par Experte. 7, rue des Dames, 2^e ét. (11 à 7) place Clichy.

PHOTOS ARTISTIQUES et LIVRES RARES. Lots bien variés : 6 et 12 fr. (Catalog. avec échantil. : 3 fr.). **E. WENZ**, Boîte 21, bureau 11, Paris.

CHARMANTES collections de PHOTOS et LIVRES rares. Choix à 6 et 12 fr. (Échant. et Catal., 2 fr.). M^{me} L. ROULEAU, bureau restant 38, Paris.

HYGIÈNE BEAUTÉ - MANUCURE. M^{me} VILLA, 14, Faub. Saint-Honoré (entr. dr.). Ang. rue Royale.

PHOTOS Artistiques et Livres rares Lots spéciaux av. catal. (illust.) cont. 5 ou 10 fr. Ec.: A. DOUARD, 37, r. du Repos, Paris.

Hygiène et Beauté p. les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

ENGLISH BOOKS RARE & CURIOUS. Catalogue with finest specimen sent for 5/-, 10/-, or £1.
Price list only 5/- d. J. NICOLLES pub., 19, rue du Temple, Paris.

BAINS-HYGIÈNE Confort moderne. M^{me} DERIAC, 45, rue Fontaine (2^e étage).

Hygienic Treatment M^{me} Ch., MANUCURE. 23, bdd. Capucines (Opéra).

Mariages Renseignements M^{me} Dambrières, 4^e étage, 11, rue de Provence. Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les mieux établies et les plus étendues. — 9^e à 8^e.

LA POSTE COURT... DU CŒUR AU FRONT

Dessin de Léo Fontan.



L'AGENT DE LIAISON